JEAN RICHEPIN 1849–1926

Le baiser des drapeaux

Drapeaux, vous voici donc prêts à fraterniser !
Oui, l'on va vous unir tous deux dans un baiser
Où l'un et l'autre enfin vous vous rendrez hommage,
Et qui sera l'auguste et la vivante image,
Faisant pleurer nos yeux et palpiter vos plis,
De la fraternité dont nos cœurs sont remplis.

Mais, avant cet éclair d'émotion profonde,
Disons ce qui l'a fait jaillir, et ce qu'il fonde ;
Disons, à l'ennemi de tout le genre humain,
Ce qu'ils étaient hier, ce qu'ils seront demain,
Ces deux drapeaux, qui par son orgueil tyrannique,
Deviennent désormais une bannière unique,

Toi, drapeau des États-Unis, ciel étoilé,
Jamais ton jeune et pur éclat ne fut voilé
D'aucun nuage affreux où l'Humanité crie
Dans l'esclavage, sous le viol, la tuerie
Des femmes, des enfants, des vieillards, par les airs
Incendiés, aux champs transformés en déserts,
Et sous ce tas d'horreurs où se soûlait naguère
L'ogresse au groin de porc, la Guerre pour la guerre,
Celle que fait encor l'Allemagne aujourd'hui.
Non ! Toi, vierge drapeau, jamais tu n'avais lui,
De tes étoiles, dont le scintillement vibre,
Que pour donner à tes soldats un pays libre.
Puis, tu nous paraissais d'autant plus fier et beau,
Que notre La Fayette et notre Rochambeau,
Dans l'aurore où chantait au ciel ta délivrance,
Avaient mis une rose ardente en sang de France.

Aussi te gardions-nous, drapeau, tous nos respects,
Même dans ton amour si têtu de la paix,

Aux immobilités sans doute nécessaires,
Mais dont s'exaspéraient nos deuils et nos misères.
Nous n'étions pas ingrats envers tes citoyens
Qui, prodiguant pour nous leur tendresse et leurs biens,
Nous prouvaient que toujours ils demeuraient nos frères.
N'importe ! Soyons francs !... Peut-être téméraires,
Nos cœurs demandaient plus, dans leur rêve attristé.
Drapeau de la Justice et de la Liberté,
C'est de toi qu'ils voulaient ce plus.... Oh ! peu de chose !
Un geste de ta hampe approuvant notre cause !
Un claquement faisant signe vers l'horizon
Que nous seuls, les martyrs du droit, avions raison ;
Et que ça, plus longtemps tu ne pouvais le taire ;
Et que tu te devais de le dire à la Terre,
Enfin ce que tu dis, là, puisque t'y voici,
O drapeau qu'il fallait près du nôtre !... Merci.
Oh ! toi, le nôtre !... Toi !... Par quels mots, ô chère âme,
Exprimer l'idéal qu'en toi le monde acclame,
Le monde entier, pour qui, depuis plus de mille ans,
L'ouragan des combats tord tes lambeaux sanglants !
Drapeau tout à la fois et de notre patrie,
Et de l'Humanité contre la Barbarie,
N'est-ce pas vers l'azur, ô drapeau sans remords,
Qu'avec tous nos vivants tu guidas tous nos morts ?
Oui, oui, le monde entier le sait et le répète,
Et comme s'il l'avait appris par la trompette
D'un Archange sonnant au Jugement dernier.
Oyez l'humble Évangile éclos dans un charnier,
Et dont ces deux drapeaux, enfin mis en présence,
Vont par leur union consacrer la naissance.
Debout, les morts ! Ce cri, parmi leurs plis mouvants,
Dira comment les morts font vivre les vivants.
Quand le héros français, du fond de la tranchée
Où gisait dans le sang son escouade fauchée,
Comme un ordre suprême aux suprêmes efforts
Lui jeta ce sublime appel « Debout, les morts ! »
Certes, il avait l'espoir, en sa foi presque folle,

De retenir par l'aile une âme qui s'envole
Et de la voir rentrer dans son corps pour l'offrir,
Une seconde fois, à l'honneur de mourir ;
Mais pouvait-il prévoir, dans ce geste superbe,
L'essor miraculeux qu'allait prendre son verbe ?
Debout, les morts ! Il crie, et les mots éclatants
Vont et sonnent soudain, partout en même temps,
A travers la durée, à travers l'étendue,
Leur diane d'éveil, fulgurante, entendue
Par tous nos héros morts dans leur gloire dormant,
Et qui surgissent tous à ce commandement.
Debout, les morts ! Debout, notre histoire vivante !
Et voici ceux par qui tu connus l'épouvante
Pour la première fois, kaiser des anciens Huns,
Attila ; ceux par qui les Sarrazins défunts
Ont engraissé la chair des plaines poitevines ;
Ceux de Philippe Auguste, arrêtant à Bouvines,
Grâce aux Poilus de nos Communes, les Germains ;
Ceux qui depuis toujours ont barré nos chemins,
Solidement, avec leurs poitrines pour barres,
A l'envahissement immonde des Barbares !
Debout, les morts ! Et te voici, toi que chez nous,
Les fils de tes bourreaux invoquent à genoux
Aujourd'hui, Jeanne d'Arc, Jeanne notre Pucelle,
Notre-Dame de la patrie universelle !
Debout, les morts ! Et vous voici parmi nos rangs,
Seigneurs et gens de pied, les petits et les grands,
Enfants du même sol, cœurs de la même roche,
Bayard le chevalier sans peur et sans reproche,
Crillon, Condé, Turenne, et les héros sans nom
Qui mirent les premiers baïonnette au canon !
Debout, les morts ! Et pas un seul qui ne réponde
« Présent ! » à ce sublime appel dans l'autre monde !
Pas un qui ne soit là, prêt à mourir encor !
Tous, ils y sont, depuis Roland sonnant du cor,
Jusqu'à ceux de Valmy, ceux de la Marseillaise,
Par qui quatre-vingt-douze absout quatre-vingt-treize ;

Depuis les paladins sur leurs hauts palefrois,
Jusqu'aux grognards dont les bonnets à poils tout droits
Se hérissaient, sans s'incliner, sous les mitrailles ;
Car ils savaient à quoi serviraient leurs batailles,
Les vainqueurs d'Austerlitz, étranges laboureurs,
Par qui Napoléon, César des Empereurs,
Faisant Paris plus grand que vous, Athènes, Rome,
Sur le monde ébloui semait les Droits de l'Homme !
Debout, les morts ! Ceux de la Marne, et de Verdun,
Et de l'Yser ! Tous ! Tous ! Il n'en manque pas un !
Debout, les morts ! Debout ceux dont l'âme, toi, France,
Maintiendra jusqu'au bout, sans faillir, l'espérance,
La foi, la certitude, en qui le monde croit,
De réduire à néant la Force par le Droit,
Et la Ténèbre par la Lumière, et n'importe
A quel prix, et d'ouvrir toute grande ta porte,
O Paradis futur, où pourra l'Homme enfin
Manger en liberté la paix dont il a faim !

Et maintenant, drapeaux, que votre essor s'envole !
Deux symboles en vous ne sont plus qu'un symbole,
Clair à tous les cerveaux, même les plus épais ;
Puisque vous faites, vous, la guerre pour la Paix,
Puisque vous êtes, vous, le Droit qui communie
Avec la Force, et puisqu'enfin, juste, bénie,
Joyeuse, cette Paix à tous doit s'imposer.
O vous, dont elle va fleurir dans un baiser
Rendant la vie et l'âme au vieux monde malade,
Drapeaux du nouveau ciel, donnez-vous l'accolade !